

Marie de Flavigny, comtesse D'AGOULT

CORRESPONDANCE
GÉNÉRALE

Tome XV : 1870-1872

Édition établie et annotée par
Charles F. DUPÊCHEZ



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2023

www.honorechampion.com

INTRODUCTION

Ce volume est marqué par de longues périodes d'interruption dues aux phases dépressives qui accablent désormais la comtesse d'Agoult tous les ans. À chaque fois, celle-ci en émerge sans que ces capacités intellectuelles n'aient été amoindries. Malgré une situation financière préoccupante, prise en main par son frère Maurice de Flavigny et son ami Louis Tribert, elle reprend ses activités et se remet au travail, se passionnant toujours pour la vie politique.

Les rapports avec sa fille Claire deviennent inexistantes, se bornant à l'échange de quelques lettres civiles. Cependant, elle ignore qu'à son insu, celle-ci, définitivement éloignée de son mari, échange avec sa demi-sœur Cosima une correspondance soutenue où chacune n'épargne pas ses griefs envers leur mère. Sur ce registre, toutes deux y apparaissent parfois mesquines et dénuées d'indulgence, mais leur solide attachement mutuel, noué par-delà les obstacles liés à leur histoire personnelle, reste émouvant. Il subsistera jusqu'à la mort de Claire. Émile Ollivier, qui entretient toujours des liens amicaux avec son ex-belle-mère, prend la tête du gouvernement en janvier 1870, tente de réformer le régime avec l'appui de l'empereur Napoléon III auquel il s'attache, mais se laisse entraîner dans un conflit désastreux contre la Prusse dont le souverain prend bientôt la tête d'un nouvel empire allemand. Il s'exile en Italie en septembre 1870 après la débâcle et la chute du régime, accompagné de sa nouvelle épouse, née Thérèse Gravier, de vingt-cinq ans sa cadette, qui lui donne bientôt un fils. Préparant la justification de ses décisions dans un futur ouvrage, il reste en relation épistolaire avec la comtesse d'Agoult.

La guerre de 1870 la surprend dans le Jura où elle séjourne chez Louis de Ronchaud à Saint-Lupicin, près de Lons-le-Saunier. À l'approche des premiers frimas, elle se réfugie à Divonne-les-Bains, dans l'établissement thermal, modernisé depuis 1857, lorsqu'elle y était descendue avec sa fille Blandine avant de poursuivre son voyage vers Florence. Dans l'hôtel où elle se lie à quelques réfugiés comme le professeur Alfred Donné, elle commence à lire à haute voix des fragments de ses mémoires. Puis elle se rend le 1^{er} mars 1871 à Genève où elle a des amis, envisageant un moment de se rendre en Italie, à Vicence, chez son amie hongroise, la comtesse Károlyi, qui l'invite avec insistance. Après maintes tergiversations, elle y renonce, ne

voulant pas quitter le sol français alors que s'instaure la Commune à Paris. C'est donc à Saint-Lupicin qu'elle retourne quelque temps avant de regagner, à la mi-juin, Paris où sa maladie ressurgit peu après.

Pendant cette période troublée, elle signe de nombreux articles dans le *Journal de Genève* et dans des périodiques nationaux ou locaux pour défendre l'honneur de la France après la défaite de Sedan et dénoncer les dangers politiques qui menacent pendant l'occupation prussienne, craignant la restauration de l'Empire ou l'avènement des partis extrêmes. Elle envisage de publier sa correspondance avec Charles-Augustin Sainte-Beuve après la mort de celui-ci mais le projet n'aboutit pas. En revanche, elle fait paraître les lettres qu'elle a reçues de Giuseppe Mazzini. Travaillant à ses mémoires par intermittences, elle entame la rédaction du tome II de son *Histoire de la République des Pays-Bas*.

Si, au cours des années précédentes, grande dame calfeutrée dans son salon, elle a souvent considéré, sinon appelé, la guerre comme un moyen nécessaire pour renverser des régimes autocratiques, elle la découvre brutalement dans son horreur. Certes, si aucun de ses proches n'y disparaît, elle est cependant déchirée au sein de sa propre famille : son petit-fils, Daniel de Charnacé, est devenu aspirant de marine et sa fille Cosima clame violemment des opinions anti-françaises, se félicitant de l'issue du conflit et de l'humiliation de la France. Mais elle n'entend pas se brouiller avec elle et adopte une attitude prudente, pesant ces mots dans ses lettres où elle évite toute discussion qui envenimerait leurs relations. Ainsi, la correspondance entre mère et fille n'a jamais été aussi intense bien que les lettres, attestées par le journal de Cosima, aient quasiment toutes disparu. Pendant la durée du conflit, coupée de liens épistolaires dans le Jura, la comtesse d'Agoult use de ses relations au ministère de la Guerre pour obtenir des informations sur le sort des siens, comme son frère, le comte Maurice de Flavigny qui dirige la Société de secours aux blessés militaires, son neveu, le vicomte Emmanuel de Flavigny, et son petit-fils, Daniel de Charnacé, envoyé sur la mer Baltique ; elle sollicite aussi des informations sur certains soldats appartenant à des familles de Saint-Lupicin ou du voisinage. Son ami Louis Tribert, engagé volontaire en 1870, à cinquante et un an, dans les troupes françaises, est fait prisonnier au combat de Ville-Évrard en décembre 1870 et envoyé au camp de Neisse. Son internement dont il ne se plaint jamais et qu'il affronte avec une philosophie dont il ne s'est jamais départi, étant autorisé à fréquenter la haute société des environs, ne l'empêche pas de correspondre avec la comtesse. Il est libéré quand on apprend son élection, le 8 février 1871, comme député des Deux-Sèvres.

Pressée par Cosima qui, ayant épousé Richard Wagner le 25 août 1870 après une longue procédure de divorce avec Hans von Bülow, s'offre

plusieurs fois à l'héberger, la comtesse d'Agoult se résoud à se rendre à Tribtschen à la fin de mars 1871. Elle y passe une dizaine de jours qui l'enchantent, découvrant cinq petits-enfants choyés qu'elle ne reverra jamais. Elle se montre sensible à la cordialité de Richard Wagner qui porte néanmoins une haine farouche à la France. Elle apaise définitivement ses relations avec Cosima qui note dans son journal, le 2 avril : « Départ de ma mère ; [...] je suis profondément émue au moment de la serrer dans mes bras une dernière fois. » Elle n'en soupire pas moins après les quarante mille francs promis à titre de dot en 1857 et dont elle se résigne à ne jamais voir la couleur avant le décès de sa mère. Sans les opinions politiques qui l'opposent au couple, la comtesse d'Agoult aurait volontiers prolongé son séjour dans ce nid joyeux. L'aînée de ses petites-filles, Daniela von Bülow, âgée de dix ans, se trouve apte à amorcer ensuite un début de correspondance avec elle mais rien n'en subsiste.

Pour se relever de ses crises d'aliénation mentale, aggravées par la capitulation de la France et la proclamation de la Commune qui l'effraie mais dont les combats épargnent toutefois son appartement parisien, la comtesse d'Agoult séjourne longtemps en 1871 et en 1872 au château de Puyraveau, à Champdeniers dans les Deux-Sèvres, où son ami Louis Tribert, plus fortuné que Louis de Ronchard, peut l'entourer du confort et des facilités qu'exige son train de vie. La domesticité y est nombreuse. Elle relève sa santé en se reprenant de passion pour le regain de la vie politique placée sous la férule du président Adolphe Thiers, hostile à toute restauration impériale ou monarchique et soutenu par le rapide redressement économique que permettent notamment d'abondantes récoltes. Elle se met à admirer la stature de l'homme d'État, vénéré depuis des lustres par sa vieille amie Hortense Allart, après l'avoir tant décrié jusque-là¹.

Tandis que la comtesse d'Agoult noue de nouvelles amitiés (le wagnérophile Édouard Schuré, le diplomate Eugène Poujade, le médecin Alfred Donné), de nombreux fidèles, dont plusieurs académiciens français, prennent régulièrement le chemin de son salon où reprennent alors matinées musicales et lectures d'œuvres dramatiques : Ernest Renan, Émile de Girardin, Émile Littré, Charles Dupont-White, Charles Blanc, Alfred Mézières, Louis de Viel Castel (son plus vieil ami), Henri Martin, Désiré Nisard, Edmond Scherer, Émile Blanche, Jules Grévy, Adalbert Philis, Louise Ackermann et le duo des obscurs mais dévoués Charles Soehnée et Maurice La Chesnais, accompagnés de leurs épouses. La correspondance avec le prince Napoléon se poursuit

¹ Il est surprenant qu'il ne reste absolument rien de la correspondance qu'aurait échangée Adolphe Thiers et Hortense Allart comme si chacun d'eux en avait soigneusement éliminé toute trace.

après la chute du Second Empire malgré leurs idées politiques situées aux antipodes. Mais leur estime réciproque surmonte leur antagonisme.

Sont publiées en annexe de ce volume des lettres échangées entre Cosima von Bülow, devenue Wagner, et Claire de Charnacé, ainsi que des correspondances échangées par l'entourage de la comtesse d'Agoult sur l'évolution de son état de santé pendant ses diverses crises.